

LE COULOIR

Sylvie Simon



LE DILETTANTE

Sylvie Simon

Le couloir

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Couverture : Catherine Ursin
Pour Jacques.

ISBN 978-2-84263-626-5

Extrait de la publication

C'est un long et large couloir rectiligne, bifurquant à gauche, à l'une de ses extrémités, ouvrant sur un escalier au côté duquel se trouve un ascenseur. Un petit panneau, lettres blanches sur fond noir, indique réservé aux malades. La seconde extrémité du couloir est close par deux portes battantes, vitrées. Des chaises sont agencées en ligne droite sur presque toute la surface. Deux rangées se faisant face. Trois hommes sont assis là. Ils ne sont pas côte à côte mais suffisamment proches l'un de l'autre pour que quelqu'un qui traver-

serait le couloir, pour peu qu'il s'y intéresse un instant, les associe dans une même attente. Il est peu probable cependant que ce quelqu'un s'interroge sur leurs présences, préoccupé qu'il serait par ses propres soucis. Personne ne passe ainsi sans raison dans un couloir d'hôpital, simplement pour faire un tour, renifler l'odeur fade d'éther mêlée d'inquiétude qui flotte, suspendue dans l'air. Surtout la nuit. Les murs sont blancs, écrus plutôt, avec, tous les trois ou quatre mètres, un cendrier fixé, surmonté d'un panneau, lettres rouges sur fond noir, éteignez votre cigarette ici. Des affiches, qui font de larges taches colorées, prodiguent des conseils à qui voudrait bien les lire. Sans tabac, prenez la vie à pleins poumons. Dépistage du cancer grâce au frottis annuel. Etc. Ainsi que, bizarrement, la photo d'un cheval brun folâtrant dans une prairie verte.

L'un des trois hommes, le plus âgé, fait face à ce poster, mais ses yeux demeurent inexorablement vrillés sur le dossier de la chaise située à peine à soixante centimètres en dessous du cheval. Cette chaise est vide mais la suivante est occupée par un homme de quinze ou vingt ans plus jeune. Ses coudes s'appuient sur les genoux, la tête inclinée vers le sol ne se redresse que pour aspirer de longues bouffées de cigarette. Il se lève souvent pour écraser son mégot dans l'un ou l'autre des cendriers muraux. Il dépose parfois la cendre dans la paume de sa main en forme de coquille, ou bien il l'oublie, la laisse tomber au sol. Elle garde de temps en temps la forme initiale de la cigarette consumée. Le troisième homme est assis sur la même rangée que le plus âgé. Il a toutefois laissé une chaise vide entre eux. Son regard glisse du mur blanc aux portes

vitrées, puis du mur blanc à l'ascenseur, ainsi de suite. Il s'intéresse également au sol de lino blanc gris qu'il étudie avec minutie. Les néons suspendus au plafond sculptent des ombres sur leurs visages rendus blafards par la crudité de cet éclairage artificiel. Ils se taisent, ils sont simplement là, un mercredi soir de novembre, dans un couloir.

Jouve. Je suis le dernier à l'avoir vue ce jour-là. Un mercredi de novembre. Ce que je trouve bizarre, c'est que je n'aurais jamais dû la rencontrer. C'est comme si toute la journée le hasard s'était arrangé pour me conduire là, sur ce chemin boueux en fin d'après-midi. J'ai quitté le Sud avec une demi-heure de retard sur mon horaire à cause de cette foutue mauvaise nuit. Moi qui m'endors comme une masse, impossible de fermer l'œil. Sans doute qu'il faisait trop chaud, et quand j'ouvrais la fenêtre le mistral s'engouffrait et me glaçait. Je me

contentais de glisser d'un bout à l'autre du plumard pour trouver le frais. Je ne savais plus où poser ma tête sur l'oreiller que je tournais dans tous les sens. J'entendais le tic-tac du réveil, de temps en temps j'allumais pour voir l'étendue du désastre. Trois heures encore et je prendrai la route sans avoir dormi. Encore deux heures, ça ne servait à rien de s'énerver mais je balançais quand même quelques coups de pied au hasard dans le lit. Je me souviens qu'il me restait environ une heure et demie quand j'ai sombré. C'est venu tout d'un coup, la lumière allumée, les deux quinquets se sont fermés, et bonne nuit les petits. Naturellement j'ai pas entendu le réveil. C'est le genre de journée que j'aime pas. Le réveil en sursaut, la gueule sous l'eau froide, le fute, le pull et te voilà dehors, la bouche pâteuse, pas rasé, et un poids de cinquante

kilos sur chaque œil. Je me suis donné le temps d'avalier un café en me disant que je prendrai l'autoroute pour rattraper le retard. J'aime mieux la route d'habitude, surtout comme ça au petit matin. Ils dorment encore presque tous, les minos qui iront à l'école tout à l'heure, les bonnes femmes qui feront les courses et les mecs qui iront bosser. Tiens, je suis même sûr qu'elle aussi elle dormait quand j'ai mis le moteur en route. Je rentrais à vide, je le sentais tout léger le camion, le moteur ronronnait, avec le café et le mistral j'étais presque réveillé. À l'embranchement j'ai hésité un chouïa, j'aurais bien fait quelques bornes dans la campagne, ça ne me ressemblait pas cette envie d'école buissonnière, mais j'avais déjà mis le clignotant, alors...

Quand j'y pense ça me fait toujours une drôle d'impression l'autoroute ; c'est

comme une vie qui serait toute droite, t'es dessus, bien obligé de continuer, il y a pas moyen de revenir en arrière, devant tu vois la route, la même, pas un dos-d'âne, pas un virage qui te laisserait te demander ce qu'il y a derrière, une petite goulée d'aventure, juste un petit frisson. Oh, bien sûr, tu peux quand même t'arrêter dans leurs parcs, même si tu restes longtemps, c'est toujours cette sacrée route qui est là, et qui t'emmène, tu l'as choisie pas vrai, alors roule, roule jusqu'à ce qu'on t'autorise à sortir.

Elle a dû avoir un drôle de chemin pas rigolo, pour venir là, au bord du canal sous la pluie. Un chemin trop droit ou alors trop tordu. Je peux pas savoir, je la connais pas et je me fais jamais une idée sur quelque'un que je connais pas. Parce que, quand on regarde un peu, les gens sont de drôles de

gens. Tiens, y avait cette fille sur le pont qui enjambe l'autoroute. Debout dans le matin, elle était là, elle faisait des signes aux conducteurs en dessous. À mon avis, elle est là tout le temps à faire coucou, à rêver de vitesse dans ses cheveux. Peut-être qu'un jour elle se jettera, qu'elle en aura marre parce que personne lui répond. Alors je lui ai filé un coup de klaxon et un appel de phares, histoire que sa journée commence bien.

Plus je remontais, plus le temps se gâtait, il prenait une vilaine couleur, genre gris uniforme. Les premières gouttes de pluie se sont ramassées sur le pare-brise à hauteur de Lyon. Une petite averse, bien droite, bien serrée, qui rebondissait sur la tôle. Je m'en foutais un peu, le bahut c'est comme une maison, on se sent hors d'atteinte dans la cabine, et j'avais pas

l'intention d'aller plus fort. Même ça me déplaisait pas, avec le rideau de flotte j'étais isolé, loin des autres qui me dépassaient tous phares allumés dans des gerbes d'eau. J'espérais seulement que toute cette pluie ne me ferait pas de la neige plus haut, parce qu'à ce tarif-là j'aurais deux bonnes heures dans la vue à l'entrepôt.

Allez savoir pourquoi, ce matin-là, je roulais et je pensais à ma mère. J'avais pas de raison de le faire, elle est morte il y a presque un an. Pourtant elle était là à trotter dans ma tête, avec son chignon et son odeur de savon. On ne se voyait pas beaucoup, on ne se parlait pas beaucoup non plus, mais quand elle est partie, ça m'a fait une espèce de gros vide, comme si elle avait emporté avec elle un morceau de moi. J'ai pas de frère ni de sœur et plus aucune famille, alors qui c'est maintenant qui va me raconter

mon enfance ? Les vieux souvenirs de quand j'étais petit... Je les connais bien un peu par cœur, mais c'est bête, j'aimais bien les entendre avec sa voix, son rire un peu cassé. Fallait qu'elle monte sur la pointe des pieds pour m'embrasser, elle s'agrippait au col de ma veste et elle me disait toujours alors fais comme il faut. Je disais mais oui, et je rigolais. Sans doute c'était pas comme il faut d'aller sauter la femme de Louis, mais tout le monde allait sauter la femme de Louis, alors pourquoi pas moi. Pour le reste je suis pas un mauvais type, plutôt un père tranquille, tellement tranquille que j'ai encore ni femme ni mômes. En fait, je suis le dernier Jouve sur la planète et si je me méfie pas y en aura jamais plus d'autres. Je me bile pas ; si ça doit venir, ça viendra, sinon...

Je me demande si j'ai bien fait comme il

faut sur les bords du canal. À coup sûr maman dirait oui, mais moi je suis pas bien certain. Je me suis mêlé d'une histoire qui me regardait pas, au début c'était rien, juste un petit manteau gris qui filait et que j'ai attrapé dans la lumière de mes phares. Qu'est-ce que j'avais besoin de le repêcher ce manteau gris pour voir ce qu'il cachait de misère et de chagrin. Elle pesait pas plus lourd que son manteau, toute petiote, une petite figure de chat mouillé, un chat qui serait déjà vieux. Un peu comme ma mère. Peut-être que si j'avais pas fait une partie du voyage avec l'idée de ma mère, peut-être que j'aurais fait autrement.

Quand elle est morte, j'avais du mal à trouver les mots pour le dire. Aux autres. On est toujours un peu obligé d'en parler, aux amis, à ceux du boulot. Je tournais les mots dans ma tête, est-ce qu'il fallait dire

ma mère, maman ou ma maman. Vivante, je disais ma mère, presque à chaque fois, mais après c'est maman qui me montait aux lèvres. Je sais pas pourquoi, peut-être que ça venait de loin, de l'enfance aux genoux écorchés... Alors je pensais maman, et je disais ma mère aux autres, parce que maintenant je suis grand, je pensais ma maman est morte, je m'entendais dire ma mère est décédée. Vilain mot décédé... Comme quelque chose qui serait plus décent, une espèce de masque, un voile sur les images moches de la mort. Décédé, ça ne veut pas dire pourrir, ni souffrir, ni puer, ça ne veut rien dire du tout, juste décédé. Marrant, on dirait des initiales D. C. D., une sorte de code, une abréviation, Départ Cosmos Désolé...

J'ai dit à Antoine ma mère est décédée, il a dit merde. Il a pas dit condoléances, encore un drôle de mot, j'aurais pu lui dire

ma maman est morte. Il aurait compris. Il aurait dit merde quand même. Antoine, c'est un copain, au tout début on faisait route ensemble, maintenant je préfère voyager seul, il me gênait pas, mais on lui a jamais appris ce que c'est que le silence, ça l'angoisse y dit, alors, de jour comme de nuit, il a sa radio sur les genoux, et il commente tout ce qu'il entend, moi j'aime juste écouter le bruit du moteur, surtout la nuit, quand tous les sons sont enfermés à l'intérieur, derrière les carreaux jaunes des fenêtres. Je n'imagine pas les familles à l'intérieur, mais la télé. Je me raconte le programme heure par heure que je sais par cœur. Chez moi je n'ai pas la télé, mais chaque émission est un point de repère. Une espèce de pendule améliorée, en couleurs. Je lis les résumés des films, les rubriques des magazines, les retransmissions

sportives, et la nuit, comme ça, je me passe un truc, le plus souvent un film. C'est bête, hein, d'ailleurs je ne l'ai jamais dit à personne. Je sais que derrière les murs les autres font comme moi et je suis content, on a tous des petites manies.

CE 50^e TITRE DU DILETTANTE A ÉTÉ ACHÉVÉ
D'IMPRIMER À 999 EXEMPLAIRES LE 1^{er} NOVEM-
BRE 1991 PAR PLEIN CHANT, IMPRIMEUR À
BASSAC (CHARENTE). IL A ÉTÉ TIRÉ, EN OUTRE,
SUR VERGÉ ÉDITION, 33 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS
À LA MAIN. L'ENSEMBLE DE CES EXEMPLAIRES
CONSTITUE L'ÉDITION ORIGINALE DE « LE
COULOIR », DE SYLVIE SIMON.

DÉPÔT LÉGAL : 4^e TRIMESTRE 1991.